

John Didion
A Book of Common Prayer

Pierre Brodin

Volume 19, numéro 6 (114), novembre–décembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60025ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brodin, P. (1977). John Didion : *A Book of Common Prayer*. *Liberté*, 19(6), 103–109.

littérature américaine

JOAN DIDION A BOOK OF COMMON PRAYER

Joan Didion — une Californienne de la cinquième génération — est journaliste, romancière et auteur très recherché de scénarios de cinéma. Intelligente, sensible, très fine, elle a publié des ouvrages peu nombreux mais de grande qualité, qui sont extrêmement appréciés par les connaisseurs. Les meilleurs sont sans doute un livre d'essais intitulé *Slouching towards Bethlehem* (1968) et les romans *Run River* (1967) et *Play it as it Lays* (1970). Son dernier roman, *A Book of Common Prayer* (*Un livre de prières communes*) (1977) est l'histoire d'une femme — une Américaine — qui a « rêvé sa vie ».

L'histoire est relatée par la bouche d'un « témoin », Grace Strasser-Mendana, née Tabor. Grace est une Américaine de soixante ans, veuve d'Edgar Strasser-Mendana, un millionnaire d'origine américaine qui avait hérité de son père — un brillant aventurier — une grande fortune dans un Etat de l'Amérique Centrale, la République de « Boca Grande ». C'est une personne intelligente et cultivée, qui a fait de fortes études d'anthropologie et, plus tard, de bio-chimie, une science plus exacte, « plus certaine » que l'anthropologie. Depuis la mort de son mari, elle contrôle 59% de la richesse du

pays ; ses beaux-frères — deux frères subtilement ennemis — Victor et Antonio, ministres de la Défense et des Travaux Publics, contrôlent la politique, l'administration et les révolutions périodiques de Boca Grande ; son fils, Gerardo, est un viveur, un *playboy*, qui a vécu longtemps à Paris, s'intéresse aux femmes, et conduit des automobiles Alfa Romeo et des motocyclettes Suzuki.

Boca Grande n'est pas un pays très attrayant. Ses routes inachevées se terminent brutalement dans la jungle. Il exporte un peu de coprah, des peaux d'anacondas, des perroquets et des châles de macramé. Presque tous les indigènes sont extrêmement pauvres et illettrés. La classe aisée, le « gratin » de cette république ruinée, est réduite à un petit nombre de favorisés, étrangers pour la plupart, qui, pour se distraire ou se reposer, passent une bonne partie de leur temps à l'étranger et dépensent leur argent à Miami, Caracas ou Paris. Grace pourrait aller vivre ailleurs, mais elle aime la « lumière » de ce pays équatorial. C'est là qu'elle a choisi de vivre et probablement de mourir, car elle est atteinte d'un mal qui ne pardonne pas — un cancer au pancréas.

Un jour a débarqué d'avion dans la capitale de Boca Grande (qui s'appelle également Boca Grande) une Américaine d'une quarantaine d'années, Charlotte Amelie Douglas. Elle s'est installée à l'Hôtel El Caribe — le seul hôtel convenable du pays. Elle prend ses repas seule dans une auberge un peu délabrée qui a gardé le nom prestigieux mais immérité de « Jockey Club », et va faire tous les jours une promenade sans but réel jusqu'à l'aéroport.

Grace rencontre Charlotte dans une réception à l'ambassade des Etats-Unis, lui envoie quelques jours plus tard des médicaments dont sa compatriote a besoin, est invitée à dîner par elle, devient sa confidente — ou plutôt reçoit d'elle des confidences décousues. Ainsi, peu à peu, nous allons découvrir le passé de Charlotte, l'histoire de cette femme qui refuse le Passé, qui ignore ou refuse l'Histoire.

Charlotte Amélie est née à Hollister, en Californie. Elle a été élevée dans une famille aisée, « normale ».

... « Enfant de l'Ouest américain, elle avait hérité de ses parents une foi dans certaines valeurs familiales, les vertus

d'une terre bien défrichée et bien irriguée. de moissons abondantes, de l'économie, de l'industrie, du système judiciaire, du progrès, de l'instruction, de la montée en spirale de l'humanité... Mais elle était immaculée de l'histoire, innocente de la politique... Elle savait qu'il y avait toujours quelque chose qui se passait dans le monde, mais elle croyait que ça finirait bien. Elle pensait que le monde était peuplé de gens comme elle... Une *norteamericana*, en somme assez typique... »

A dix-huit ans, cette belle jeune fille rousse, extrêmement svelte et gracieuse, était étudiante à l'Université de Berkeley. Elle s'est laissé séduire par un de ses professeurs — d'ailleurs déjà renvoyé par les autorités académiques — Warren Bogart. Warren était un être brillant, beau parleur, séduisant, ironique, cinglant, sardonique, une sorte d'intellectuel « marginal », toujours « fauché », et un habile parasite excellent à vivre aux dépens des autres et à les récompenser de leurs bienfaits par l'expression de son mépris. Charlotte a eu une fille de Warren, Marin.

Un jour, elle est partie, sans explication, emmenant Marin avec elle. Sans doute en a-t-elle eu assez de cette vie errante, des excentricités et des infidélités de Warren. Mais elle garde, au fond d'elle-même, un certain attrait pour le père de Marin. Avec Marin elle a vécu une vie tranquille, favorisée par l'absence de préoccupations matérielles. Et puis, elle a rencontré Leonard Douglas, son second mari. Leonard est fort différent de Warren. C'est un avocat international fameux de San Francisco. Il a de riches clients, mais est aussi le défenseur des opprimés et des sous-privilegiés et des « radicaux ». Il a des relations nombreuses et extrêmement variées dans le monde entier : le financier des Tupamaros, par exemple, mais aussi des marchands de canons, des politiciens, des guerrilleros et des potentats arabes, etc. Ses ressources financières lui permettent de subvenir largement aux besoins (et aux caprices) de Charlotte et de Marin. Mais Charlotte, malgré les activités de son mari, reste indifférente aux événements et aux mouvements de l'Histoire.

Charlotte, qui ne s'est jamais intéressée le moins du monde à la politique, est toute surprise lorsqu'elle voit arri-

ver chez elle des inspecteurs du Bureau Fédéral d'Investigation (F.B.I.) qui viennent lui poser des questions sur Marin. Celle-ci, en effet, est devenue une militante révolutionnaire : elle a lancé une bombe sur les locaux de la *Transamerica* et, avec quelques camarades d'un groupement terroriste, a arraisonné un avion en plein ciel, a obligé le pilote à se poser sur un petit aérodrome de l'Utah, a fait sauter l'appareil. Après quoi, elle a diffusé un message révolutionnaire, enregistré sur ruban magnétique et a disparu dans la clandestinité.

Charlotte est troublée par cet événement. Elle voit toujours Marin comme une petite fille qui aimait les bébés et les chiots, une petite fille bien sage, avec des chaussures rouges, qu'elle emmenait dans les salons de mode et avec qui elle visitait Tivoli.

Leonard qui était à Beyrouth et Warren qui vivait alors à New-York la rejoignent en Californie, tous les deux, lorsqu'ils apprennent l'incident du piratage et de la destruction de l'avion.

Charlotte, bien qu'enceinte de Leonard, recommence une vie à deux — d'ailleurs fort troublée — avec Warren, et le suit dans le Sud, d'université en université, jusqu'au moment où elle en a de nouveau assez et le quitte, brusquement, sans explication, comme elle l'avait quitté la première fois.

Elle accouche d'une fille. Mais celle-ci est un être anormal, une hydrocéphale. Elle l'emmène à Merida, dans le Yucatan, où l'enfant meurt.

Charlotte va essayer de reconstruire sa vie sous d'autres cieux. Du Mexique, elle part pour la Guadeloupe qu'elle quitte au bout de quelque temps pour se rendre à Antigue puis à Boca Grande.

A Boca Grande, elle essaie de s'intéresser au pays. Mais elle ne voit pas les choses comme elles sont. Elle croit, naïvement, qu'elle pourra transformer ce pays sans beauté ni culture, en ouvrant une « boutique » de modes, et en tirant des plans pour faire de Boca Grande un nouvel Acapulco, avec touristes internationaux et festivals cinématographiques.

Charlotte aura aussi quelques amants : Victor, puis Gerardo, s'intéressent à la *norteamericana*. Mais on a l'impres-

sion que cette femme qui ne répugne pas aux jouissances sensuelles, qui en est même avide, est une « passive », qui subit plus qu'elle n'agit librement et reste insatisfaite après les expériences sexuelles.

Au bout de quelque temps, Grace se rend compte qu'une petite « révolution » est dans le vent. Les guerrilleros, armés par un des clans rivaux, approchent de Boca Grande. Les riches quittent le pays pendant qu'il en est encore temps. Grace retient une place d'avion pour Charlotte. Mais celle-ci préfère rester. Elle se fera tuer, absurdement, par un guerrillero, d'une balle dans le dos.

Après la mort de Charlotte, Grace aura l'occasion de rencontrer, au cours d'un bref voyage aux Etats-Unis motivé par son état de santé, Leonard et Marin. On lui dit que Warren est mort. Marin vit toujours dans la clandestinité. Grace, au cours de l'entretien qu'elle a avec la jeune femme, comprend que Charlotte n'avait pas « vu » ni compris sa fille et que celle-ci n'a pas davantage « vu » ni compris la vraie Charlotte.

« Dans cette pièce malpropre de l'appartement de Bufalo », Grace dit à Marin Bogart :

— Bon ! Dites-moi ce que vous pensez que votre mère a fait à Boca Grande...

— Je pense qu'elle a joué au tennis toute la journée.

— Elle n'a jamais joué au tennis.

— Toute la journée. Tous les jours. Je me souviens d'elle seulement dans un costume de tennis.

— Je ne l'ai jamais vue habillée en costume de tennis !

« En fait, Charlotte m'avait dit qu'elle et Marin avaient un jour porté des vêtements de tennis dans une exposition de modes au *Country Club* de Burlingame County, et que, parce qu'elle ne jouait pas au tennis, elle avait été demander à Marin comment tenir correctement sa raquette...

... « Vous aviez tort toutes les deux, mais, au bout du compte, ça ne fait pas de différence...

Nous nous rappelons tous ce que nous avons besoin de nous rappeler...

— Pourquoi avez-vous accepté de me voir ? dit Grace.

— Mon beau-père m'a dit que vous aviez quelque chose d'important à me communiquer. Je vois que ce n'est pas le cas.

— Je n'ai pas compris votre mère, dis-je finalement.

— Essayez une analyse de classe.

Je n'étais pas venue à Buffalo, malade, pour crier contre l'enfant de Charlotte.

— Votre mère m'a troublée, dis-je.

— Elle a pu le faire.

J'essayai de nouveau.

— Elle pensait à vous tout le temps...

— Pas à moi, dit Marin Bogart. A un beau bébé. Pas à moi.

...

— Avez-vous aimé les jardins de Tivoli ?

— Bon Dieu de bon Dieu ! ça a pris le plateau de glace hier dans le frigidaire et on ne l'a pas remis dans la glacière. Personne ici ne lève le petit doigt...

— Tivoli, dis-je.

Marin Bogart se retourna brusquement, mit le plateau sur la table. Son visage était tendu. Elle craqua exactement comme sa mère avait craqué le matin où le F.B.I. était venu pour la première fois lui rendre visite dans la maison de California Street...

Et Grace décrit ainsi et résume la vie de Mrs. Douglas :

... « Elle a quitté un homme, puis un autre, elle a voyagé de nouveau avec le premier. Elle l'a laissé mourir seul. Elle a perdu un enfant à l'« Histoire », un autre aux « complications » médicales. Elle s'est imaginée capable de rejeter ce bagage, et elle est venue à Boca Grande comme touriste. *Una turista*... En fait, elle est venue ici moins comme touriste que comme résidente, mais elle n'a pas fait la distinction. Elle ne faisait pas assez de distinctions. Elle a rêvé sa vie... »

* * *

Il est évident que la biographie de Charlotte Douglas peut se lire sur plusieurs plans. D'une part, c'est l'histoire

très émouvante d'une « *dream* » girl, d'une rêveuse « innocente » pour laquelle nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver une certaine compassion. D'autre part, Charlotte et sa Passion sont des symboles de son temps. Comme l'a dit fort justement le critique Margot Hentoff, « la veine apocalyptique est particulièrement évidente dans *A Book of Common Prayer*, un roman surgi des cendres d'un passé récent, des désordres d'une période » qui a vu, entre autres choses, la naissance de l'« Armée de Libération Symbionique » et l'extraordinaire aventure de Patricia Hearst, fille de millionnaire devenue, au moins pour quelque temps, peut-être après un « lavage de cerveau », affiliée à un groupe terroriste et membre actif de ce groupe.

L'auteur est une moraliste, attachée aux valeurs traditionnelles et profondément blessée par la désagrégation de ces valeurs et par les violences et absurdités de son temps.

Allant plus loin qu'elle ne l'avait fait jusqu'ici dans ses romans, Joan Didion, dans *A Book of Common Prayer*, ce livre de la désillusion et de la mort, suggère avec un grand art, la tristesse, l'angoisse et les terreurs de la condition humaine.

PIERRE BRODIN